

Nos vieilles cloches : Moudon : [1ère partie]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **67 (1928)**

Heft 16

PDF erstellt am: **24.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-221786>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

NOS VIEILLES CLOCHES MOUDON

D'UN intéressant article intitulé *Les Cloches de l'Eglise Saint-Etienne de Moudon*, dû à la plume du regretté Dr René Meylan et paru dans le « Bulletin du Vieux Moudon », numéro de juillet 1921, nous extrayons ce qui suit :

Depuis 1838, date de la fonte de la grosse cloche, les cinq cloches qui forment notre sonnerie sont restées les mêmes. La seule modification qu'elles aient subies est leur harmonisation en 1893 par les soins de l'accordeur Thibaud de La Praz.

La première cloche dite le *bourdon* pèse 4800 kilos ; c'est la plus grosse et aussi la plus jeune de nos cloches. Elle fut fondue en 1838, entre l'église et l'ancienne caserne, sous la surveillance du municipal Busigny dont le nom est gravé sur le battant, avec le métal de celle qui la précéda et qui s'était brisée. Elle sonne, entre le *bémol* et *la naturel*. Elle a un son de fer un peu désagréable. Elle porte sur une de ses faces en relief l'M gothique de Moudon dans un cartouche, et les inscriptions dont voici le texte :

FAITE PAR F^s HUMBERT
DE MORTEAU. 1838.
LA VILLE DE MOUDON EST LE LIEU DE MA
NAISSANCE
A SON SERVICE JE SUIS DEVOUEE.
QUE DIEU LA PROTEGE.

Du côté opposé :

20 JUIN 1838.
VENEZ APPROCHEZ-VOUS DE DIEU
ET IL S'APPROCHERA DE VOUS.
PSAUME XVI, 1. — JACQUES IV, 8.

Cette cloche n'a pas été harmonisée en 1893, vu son poids et les difficultés de la faire voyager. Une croyance attribuait une importance considérable à l'addition de métaux précieux dans la coulée pour améliorer la sonorité de l'alliage, quoique des essais chimiques, faits sur des cloches réputées par leur sonorité, et appelées « cloches d'argent » ayant démontré qu'elles ne contenaient pas la moindre parcelle de ce vil métal. Nous ne savons pas ce qui en est à cet égard pour le bourdon de l'église de Saint-Etienne de Moudon.

La deuxième cloche a vu beaucoup d'événements s'accomplir, car elle date de l'année 1441 et pèse 2195 kilogrammes.

Elle porte sur la circonférence de son *cerveau* l'inscription suivante, en belles onciales de 4 cm. de haut, disposées sur deux lignes :

AVE MARIA GRATIA PLENA DOMINVS TECVM
BENEDICTA TVA IN MVLLERIBVS IHS ANNO
DOMINI MCCCCXLI ORA PRO NOBIS B[EA] TE
PROTHOM STEPHE.

C'est à dire :

Je vous salue Marie, pleine de grâce ; le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes [et] Jésus [le fruit de vos entrailles est béni]. *

* La partie entre crochets se trouve dans le texte liturgique, mais ne figure pas sur la cloche.

C'est ce que l'on appelle la Salutation Angélique, et que dans l'Eglise catholique, les fidèles doivent réciter chaque jour. Ce sont aussi, les paroles qu'Elisabeth adressa à la Vierge Marie, sa cousine, au jour de la Visitation, complétées par celles de l'ange Gabriel quand il vint annoncer à Marie qu'elle serait la mère de Jésus. (Luc I. 28, 42).

Puis viennent la date (1441) et une invocation à Saint Etienne, premier martyr du christianisme et patron de l'Eglise de Moudon.

Bienheureux Saint-Etienne, premier martyr priez pour nous.

La seconde ligne est en vieux français, chose assez rare pour l'époque :

PER MON CLEIR SON IOIOUSA MAPELLE ON
QUARTA ET IN IO PENOS IN CA PANGEH N
XPS VI[N]CIT XPS REGNAT XPS ...

Ce qui signifie :

A cause de la clarté de mon son, on m'appelle joyeuse... Christ vainc, Christ règne...

La place a probablement fait défaut pour

compléter cette dernière phrase de l'inscription que nous connaissons déjà pour l'avoir rencontrée sur plusieurs autres cloches.

M. Meylan et M. l'abbé Ducrest, alors bibliothécaire à Fribourg, ne réussissent pas à donner une explication des mots compris entre ON et le premier XPS. Nous n'arrivons pas non plus à leur trouver un sens compréhensible. Peut-être s'agit-il d'une lecture défectueuse.

(A suivre).

LAUSANNE LE MARCHÉ DE LA RIPONNE

L'E temps est proche où le marché de la Riponne ne sera plus, pour les vieux Lausannois, qu'un aimable souvenir et, pour les jeunes, qu'un image très vague, presque légendaire, comme tant de choses jolies qui vécutent aux siècles passés. Et ce sera dommage, car il a du charme, de la couleur et du pittoresque, ce marché. Le samedi matin, vers dix heures, les rues qui y aboutissent — St-François, la rue du Pont, la Palud et la Madeleine, pour n'en citer que quatre — offrent une promenade délicieuse à qui ne craint ni le bruit, ni les heurts, ni les odeurs un peu agressives. Car il y a quelque bruit. Non pas assourdissant, mais une harmonie amusante comme la rumeur d'une volière en émeute. Et les exclamations brochent sur le tout :

— Eh ! quel hasard !
— On ne vous voit plus !
— Pensez donc que mon mari...
— Un joli chou-fleur, madame ? Venez voir.
— Et les enfants vont bien ?
— Les œufs sont-ils chers ?
— Eh ! bien, moi, voyez-vous, quand la lune croît...
— Deux sous les violettes, madame.
— Ne me parlez pas des domestiques, c'est une plaie.
— A qui le dites-vous ?

Des couples de bonnes dames stationnent sur les trottoirs et sur la chaussée. En ce jour, la rue leur appartient, et elles le savent. Que si le panier de l'une d'elles caresse trop rudement vos côtes, ne vous plaignez pas. Le règne des paniers à provisions et des filets à légumes est éphémère, mais tyrannique. Il faut subir en silence son despotisme bousculant et suivre son chemin, avec prudente lenteur, en évitant les corbeilles alignées sur la Palud, sous l'égide d'une justice aveugle, mais haut perchée. En s'insinuant entre les acheteurs, en louvoyant entre les marchandes, en supportant deux ou trois abordages, on arrive, sans trop de peine, à la Riponne.

Le coup d'œil est joli. A gauche, c'est d'abord, la rangée des « bancs » où se débite la charcuterie vaudoise, le célèbre « salé » de Payerne.

*Atriaux, boudins, oreilles,
Piotons et jambonneaux,
Et saucisses sans pareilles,
Qu'on cuit avec des poireaux.*

Une odeur un peu âcre de fumure éveille le flair des gourmets. Ah ! que sont appétissantes ces boucles de saucisse au foie ou aux choux, bronzées et luisantes, suspendues en guirlandes au-dessus du marchand ! Et que ce jambon, qu'il découpe, tranche à la gravité du sacrificateur accomplissant un rite, que ce jambon à la chair rosée est tentant ! Rabelais eût trouvé de bonnes paroles à lui dire et Brillat-Savarin l'eût arrosé de vieux madère. A ses côtés, la saucisse à rôti, comme un serpent grisâtre s'enroule en spirale, et le boudin l'imité. Les atriaux, veinés de blanc, coiffés de vert, font risette aux pieds de porc. Les « boutefas » frôlent les « gendarmes ». Et, devant cet étalage de succulentes choses, les bonnes dames hésitent, tâtonnent, discutent ; les cuisinières froncent le sourcil, d'un air important ; les gamins tirent la langue, et les sans-le-sou serrent leur ceinture.

Pénétrante, audacieuse, indiscrète, la symphonie des fromages est toute voisine. Les Gruyères, les Emmenthaler, les « tommes », les « vache-

rins », les « schapsigers », les « sérés » répandent autour d'eux un arôme persistant, que hument les amateurs. Les uns s'arrêtent devant les meules entamées, et le marchand les accueille, gouge en main, prêt à extraire de la pièce choisie — gras mi-gras ou maigre — un échantillon persuasif.

— Madame ne trouverait pas meilleur. Ça fond dans la bouche.

Sans répondre, madame, ôte son gant pour prendre du bout des doigts un fragment du fromage offert et le manger ensuite avec recueillement. C'est grave, très grave, même, car, dit-elle :

— Mon mari aime un peu salé.
— Alors, je ferai goûter ceci à madame. C'est tout ce qu'il y a de plus fin.

Mais, avant de se décider, l'acheteuse tâte le doigt douteux cinq ou six pièces encore, laisse parfois, sur la pâte tendre, la trace d'un ongles insolent. Ce n'est pas très propre, mais c'est la coutume.

Dans des échoppes, vis-à-vis, on vend du lait et des gâteaux. Ce nectar, ce cââââ comme disent les aïeules, n'est point destiné aux Lausannoises, mais aux paysannes qui, leurs drées vendues, se régalaient avant de prendre le chemin du village. Les tranches de tarte sont cuites ; la pâte en est épaisse, sinon feuilletée ; les fruits ou la marmelade n'y sont pas étalés avec parcimonie. Il y a à manger. Et ces braves femmes se délectent avec des mines gourmandes et un dépit de la poussière inévitable qui, parfois, saupoudre finement café et friandises.

Verbeux, hâbleurs, débrouillards, les camelots vantent leurs marchandises. Ils sont nombreux. La concurrence les émoustille.

*Le bazar du « tout à vingt-cinq »
Cuivre, argent, carton, pierre ou zing.
Les coquemars, les cafetières,
Les arrosoirs et les théières,
La belle faïence de Nyon,
Les tasses en aluminion,
Allons, allons, les ménagères !
Approchez donc ! approchez donc !
Rideaux à douze sous la paire,
Souliers à la mode dernière,
Toile mi-fil et mi-coton
C'est du solide ! c'est du bon !
Profitez de l'occasion,
Les ménagères !*

Chaussures, tissus, bijouterie, quincaillerie, soies des variétés, fonds de boutiques... Et les ménagères interpellées, se laissent prendre au bon petit ton de « l'occasion exceptionnelle ».

En face, au pied de l'Université, dont l'architecture exotique s'accommode fort mal de l'alignement, les bouquinistes surveillent leurs étalages devant lesquels des amateurs — clients possibles — feuilletent les volumes plus ou moins tigués. En sortant des cours, les étudiants s'arrêtent et « farfouillent ». De graves professeurs, peu myopes, scrutent les bons coins où doit peut-être, ignorée et modeste, l'édition rare, ce « qui a la faute d'impression ». Les trottins paient quatre sous, quelque roman très dramatique abondant en crimes, en policiers, en traîtres, tant qu'un film de cinéma. Et voici un gamin qui, pour cinquante centimes, vend un vieux dictionnaire. Les mœurs scolaires ne changent pas. Le « lavage » des bouquins continue.

Et plus loin, à même le sol, tout un bric à brac de ferrailles, de vieilleries, d'outils et d'ustensiles plus ou moins remis en état et parmi lesquels vous cherchiez en vain l'antiquité, « l'occasion », le bibelot rare. Ces choses-là, depuis longtemps n'apparaissent plus sur le terrain de la Riponne ; pas même sous la Grenette où se dispersent, à la voix de l'huissier priseur, les mobiliers des gens pour qui la vie et les créanciers furent impitoyables.

Au centre de la place, des chars remplis de pommes de terre, ou de choux, ou de carottes, et